

tion, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisait à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites lorsque je me suis trouvé entre deux autorités presque d'un poids égal, l'une pour, l'autre contre l'existence du Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur anglais qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée. Voyez, choisissez.

XVIII.  
Productions,  
manufactures,  
exportations du Ben-  
gale.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du Bisnapore, il ne laisse pas d'être la province la plus riche et la plus peuplée de l'Indostan. Aussi toutes les nations de l'Europe qui ont doublé le Cap de Bonne-Espérance ont-elles cherché à y former des établissemens. Maîtres d'y pénétrer par toutes les bouches du Gange, leurs agens préférèrent, et avec raison, la plus occidentale, ou la rivière d'Ougly, quoique la navigation y soit lente, difficile et orageuse.

Les premiers comptoirs furent placés assez près de la mer, à Balassore et à Piply. On ne tarda pas à comprendre qu'il serait utile de s'approcher des grands marchés, et le gouvernement du pays ne s'y opposa pas. Il consentit même que les nouveaux établissemens fussent défendus par quelques fortifications, mais seulement jusqu'à

Ougly, alors un des entrepôts les plus florissans de la contrée. Des loges sans défense étaient seules permises au-delà de cette ville célèbre. Un peu plus loin, même les moindres magasins étaient interdits. Les régnicoles auraient craint que, si les étrangers eussent pu s'approcher de Patna, ils ne fussent parvenus avec le temps à s'emparer du commerce immense qui s'y faisait.

La valeur de ce qui en sortait se calculerait difficilement. Les exportations avaient lieu pour le Moultan, le Lahor, le Cachemire, le Caboul, le Candahar, la Perse et la Tartarie. Il s'en faisait pour Aracan, Assam et le Tibet. Il s'en faisait pour tout l'Indostan et pour le nord de la mer Caspienne. Les productions et les manufactures propres au Bengale entraient pour beaucoup dans ces envois; mais ils roulaient aussi sur les soieries de la Chine, sur les épiceries des Moluques, sur la cannelle du Ceylan, sur les toiles du Coromandel, sur les draps, les coraux, les bijoux, les ouvrages d'horlogerie et d'orfèvrerie versés par les navigateurs de l'Europe sur les bords du Gange. Jamais peut-être aucune place située dans l'intérieur des terres n'avait vu dans ses murs un tel mouvement. C'était là que les négocians de tant de nations diverses traitaient avec les plus riches négocians du pays.

Ces liaisons avaient commencé très-anciennement, mais elles n'avaient reçu l'accroissement prodigieux dont nous parlons que sous le règne

d'Aurengzeb. Ce despote faisait régner dans ses vastes états une police et une justice inconnues avant lui. On voyageait d'une extrémité de l'empire à l'autre sans aucun danger, et tous les engagements étaient remplis avec la fidélité la plus inviolable. Par ces heureuses innovations, les peuples les plus éloignés les uns des autres purent faire aisément et sûrement tous les échanges que leur situation leur permettait. Telle est la force des institutions d'une utilité générale, que cette libre communication continua encore après celui dont elle était l'ouvrage, quoique sa mort eût allumé des troubles civils dans tout l'Indostan. Cependant l'anarchie devint à la fin si générale, que les opérations furent languissantes; peut-être même auraient-elles cessé entièrement, si les régions qui y prenaient plus ou moins de part avaient pu se passer de l'opium et du sel qu'elles tiraient du Bengale.

A la même époque s'arrêta aussi le commerce que faisait le Bengale avec Delhy, avec Agra, avec les provinces voisines de ces superbes capitales. A l'exception de quelques étoffes précieuses et du café d'Arabie, le reste de leurs incroyables consommations leur arrivait par le Gange et par le Djemna. Ces objets réunis montaient annuellement à quarante millions de livres. Une somme si énorme ne passait pas dans le pays, mais elle y faisait rester une somme à peu près égale qui en serait sortie pour les tributs ou pour d'autres usages.

Les royaumes de Delhy et d'Agra étonnaient alors toute l'Asie par leur magnificence. Ils devaient bien en partie cet éclat à leurs manufactures d'armes, à l'excellence de leur indigo, à d'autres productions, à d'autres genres d'industrie; mais ils le devaient encore plus aux richesses que toutes les parties de l'Indostan y versaient sans interruption. Ces deux sources d'opulence sont entièrement taries. Les lieutenans du mogul, devenus indépendans, ne versent plus aucune redevance dans le trésor public; et ces belles contrées ont été détruites ou usurpées par des barbares.

Les deux chefs-lieux de l'empire n'ont pas moins souffert de ces funestes révolutions que les campagnes qui les entourent. Delhy, Agra n'offrent plus au voyageur étonné que des décombres. Les trois quarts de ces immenses cités ont été démolis, et le reste tombe en ruine. Le ravage s'est étendu jusqu'au palais du despote. Sa cour n'a rien d'imposant, rien de pompeux. A travers les efforts que fait un ancien orgueil pour masquer une situation désespérée, on démêle aisément la parcimonie la plus humiliante. Sans les respects que l'habitude fait prodiguer au prince, personne ne le prendrait pour le descendant de ces Mogols si fiers, si puissans et si redoutables.

Il est aisé de voir que tant de calamités ont dû réduire à fort peu de chose la communication de ces malheureuses contrées avec le Bengale. Celle

qu'il avait, avec une partie du Tibet, n'a pas éprouvé la même diminution, mais aussi n'avait-elle pas la même étendue. Les habitans de ces montagnes viennent toujours chercher eux-mêmes à Patna les toiles, les draps, le fer, tous les objets dont ils ont besoin, et ils continuent de les payer avec de l'or, du musc et de la rhubarbe.

Le besoin impérieux de sel appela dans tous les temps les peuples d'Assam dans le Bengale, et les y attire encore. En échange de cette denrée et d'autres marchandises qui leur conviennent, ils donnent leur argent, leur ivoire, leur bois d'aigle, leur gomme-laque et leur soie. Cette soie, unique en son espèce, n'exige aucun soin. Elle vient sur les arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. On n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe l'arbre pousse de nouvelles feuilles qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie ont beaucoup de lustre et peu de durée.

A mesure que les exportations du Bengale diminuaient dans le continent, elles acquéraient par la voie de la mer une extension qui remplissait le vide. Mais le soin de les répandre passait des mains des Bengalis dans celles des Euro-

péens, et il était impossible que ce fût autrement : comment des hommes faibles, circonspects, opprimés, ne voguant que lentement le long des côtes sur de très-petits bâtimens, auraient-ils pu lutter avec succès contre ces étrangers d'un caractère entreprenant, jouissant de prérogatives particulières dans le Gange même, et sur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes sur de grands vaisseaux ?

La navigation ouverte avec toutes les parties du globe est préparée par la communication des rameaux très-multipliés du Gange qui portent les denrées et les marchandises de toute la province dans les grands entrepôts. De petites flottes, composées de quatre-vingts, cent bateaux, ou même davantage, servent à cet usage. Jusqu'à ces derniers temps, on y plaçait des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l'avidité des nababs, des rajas qui se trouvaient sur la route. Un seul obstacle traverse maintenant tant d'opérations utiles. En quelques endroits du fleuve l'eau est insuffisante deux ou trois mois de l'année. Cet inconvénient sera levé, si un canal, depuis long-temps projeté, est enfin exécuté. Les nouveaux dominateurs y devraient être d'autant plus portés, que leur empire sera d'une défense plus facile.

Les liaisons maritimes du Bengale sont avec l'Asie et avec l'Europe. La première de ces communications paraissait difficile à établir dans une

région qui refuse généralement ce qu'exige la construction des navires. On eut recours aux chantiers de Pégu ou d'Ava.

Cette vaste contrée était anciennement partagée entre les Abassis, qui occupaient le Pégu, et les Birmans, qui possédaient Ava. Les deux peuples avaient la même croyance. Ils adoraient Brama, mais sans être divisés en castes. Le système de la métempsycose était même si affaibli parmi eux, que les plus religieux se nourrissaient sans scrupule de toutes sortes d'animaux. Cette conformité dans le culte n'empêcha pas Ava de subjuguier le Pégu en 1685, mais pour en être subjugué à son tour cinquante ans après. Les Abassis jouissaient insolemment de leur conquête, quand un laboureur birman, suivi de vingt mille de ses compagnons, leur arracha le sceptre des deux pays, et le prit lui-même. Sa haine contre les oppresseurs de sa patrie était telle, qu'il détruisit de fond en comble la célèbre ville de Syriam, pour lui substituer celle de Rangoun, qu'il fit élever sur la même rivière. Aussitôt qu'un navire mouille dans ce port, le seul qui se trouve sur cette longue côte, le gouvernail, l'artillerie, les moindres armes, tout est porté à terre et enfermé dans des magasins. On y dépose aussi les effets commercables, qui ne peuvent être mis en vente qu'après que le despote en a pris le dixième en nature, qu'après que tous les autres droits ont été acquittés; alors se fait l'échange de quelques

productions, de quelques marchandises de l'Asie et de l'Europe contre de la cire, de l'étain, de l'ivoire, des rubis, des chevaux, des bois de charpente et de construction, principalement contre des vaisseaux mal construits et de peu de durée.

L'opium est regardé avec raison comme la branche la plus importante du Bengale avec le reste de l'Inde. C'est le produit du pavot blanc, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. La plante, qui périclit tous les ans, a des feuilles oblongues, sinuées, couleur de vert de mer, disposées alternativement sur une tige lisse, peu rameuse, et de trois pieds de hauteur. Chaque rameau est presque nu, et terminé par une fleur assez grande, composée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roses, et beaucoup d'étamines attachées sous le pistil qu'elles entourent. Celui-ci devient une coque ou tête sphérique, garnie d'un chapiteau rayonné et rempli d'un nombre prodigieux de semences arrondies, blanches et huileuses. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève, et que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions, d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuse qu'elle contient, et que l'on recueille lorsqu'elle est figée. L'opération se répète jusqu'à trois fois; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité et pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte et on le pétrit avec de l'eau et du miel jusqu'à